

ANTONIO ESPERANZA

"De nos jours, l'éthique se trouve dans les poches"



Après avoir fait de la prison pour raisons politiques en Espagne, Antonio Esperanza (à gauche, en compagnie de son assistant tapissier) s'est installé au Luxembourg pour vivre en paix.

(photo: Christian Mosar)

Né à Madrid en 1946, Antonio Esperanza arrive au Luxembourg en janvier 1971, avec l'esperanza de vivre en paix et de pouvoir exercer son métier de tapissier. Son site internet commence ainsi: "Tous nos travaux sont exécutés selon le goût de nos clients, dans le respect des règles de l'art, avec des matériaux qui s'harmonisent avec l'écosystème."

woux: Qu'est-ce qui vous a amené au Luxembourg?

Antonio Esperanza: J'ai fait des études normales et une année d'université en Espagne. J'avais des difficultés à cause de la situation politique à l'époque. J'ai été en prison, mais je n'ai pas été condamné. A un moment, je n'arrivais plus à vivre en Espagne et j'ai décidé de partir, car je courrais des risques certains. En 1971, je suis venu au Luxembourg voir un ami, et j'y suis resté. C'était un pays tranquille. On me laissait en paix et je me sentais en sécurité. Je m'y suis établi comme beaucoup d'immigrés.

N'aviez-vous pas des raisons économiques pour émigrer?

En Espagne je n'avais pas de difficultés concernant le travail. J'étais déjà tapissier. J'avais appris ce métier en même temps que j'étais au

lycée. Ma journée se partageait entre l'école et l'atelier de mon grand-père.

Comment s'est développée votre vie sociale au début?

Au début j'habitais à Esch-sur-Alzette. J'ai rencontré des Espagnols, mais ils m'ont vite déçu. Après tous les problèmes que j'avais eus en Espagne je ne supportais pas certaines attitudes et certaines positions. C'est pourquoi je n'ai pas établi de rapports avec le mouvement associatif espagnol. J'ai entamé des contacts avec la communauté italienne, et je jouais aussi aux échecs, dans un club eschois, avec des Luxembourgeois. Ensuite je me suis fiancé à une Luxembourgeoise qui est devenue ma première femme.

Parlez-vous le luxembourgeois? Avez-vous appris d'autres langues?

E bësschen! Mais parler luxembourgeois n'est pas

tout, car quelqu'un de mal élevé et raciste, vous fera remarquer que votre accent n'est pas "vraiment" luxembourgeois... A mon arrivée, je ne parlais pas un mot de français. J'ai appris l'italien en quinze jours. Quatre mois plus tard, j'ai commencé à me débrouiller en français. Quand j'habitais à Esch et que je travaillais à Luxembourg, dans le train je lisais en français et après je demandais à mes collègues de m'expliquer ce que je n'avais pas compris. Ils m'apprenaient la phonétique et le vocabulaire. Ce fut ainsi que j'appris à m'exprimer. Pas comme maintenant, bien sûr. Mais je pouvais sortir, faire les courses, savoir quand les gens s'adressaient à moi et je pouvais poser des questions. Après j'ai suivi des cours.

Comment avez-vous ressenti l'accueil des Luxembourgeois?

Il était très bon! Dès qu'ils savaient que vous étiez espagnol et que vous aviez quitté le pays pour des raisons politiques, ils vous respectaient. Ils étaient solidaires, plus que certains Espagnols.

Et quel a été votre parcours professionnel au Luxembourg?

J'ai travaillé pour différents patrons, pour finalement m'établir à mon compte, suite à l'obtention du brevet de maîtrise. D'abord à Belvedere et puis à Luxembourg-Ville, rue Bender, pendant deux ans. Depuis 1985, je suis à l'adresse actuelle. ⁽¹⁾

Avez-vous pensé à une participation politique au Luxembourg?

Pas du tout. J'ai été très actif en Espagne entre mes 13 et 24 ans. J'ai vu l'évolution de la politique et j'ai constaté que mes pensées étaient idéalistes, qu'on ne peut pas gouverner un pays sans nuire à quelqu'un et que la démocratie complète n'existe pas.

Mais vous n'êtes pas inscrit sur les listes d'électeurs au Grand-Duché?

Bien sûr! Il faut voter. C'est un droit et nous devons l'exercer. Si nous voulons une démocratie, nous nous devons de la faire fonctionner. Pour moi, c'est très important de pouvoir voter ici et de donner ma voix à qui je veux. C'est bien ici que je paie mes impôts, non? Et je suis d'accord avec le système en vigueur.

Vous n'avez pas pris la nationalité luxembourgeoise...

A quoi bon? Je suis né en Espagne et je ne me suis jamais senti défavorisé parce que je n'ai pas de passeport luxembourgeois. C'est vrai aussi que je me suis battu pour défendre mes droits, mais chacun doit le faire. La nationalité n'est qu'un papier et je ne suis ni Luxembourgeois, ni Espagnol, mais Européen. Il faut en finir avec ces nationalismes.

Comment voyez-vous l'Espagne actuelle?

Pour moi, il y a trois Espagnes. Celle des personnes âgées, qui n'ont pas suivi l'évolution de la société, les nostalgiques du franquisme, qui pensent qu'on vivait plus tranquille autrefois, qu'il n'y avait pas de criminalité, ni de drogue. Je ne suis pas d'accord. Ensuite, il y a l'Espagne des gens de mon âge. Celle qui a su réaliser des changements. Les années 60, lorsque l'église disait que les femmes devaient être habillées avec des manches et de jupes longues, arrive Fraga (ministre d'Information et du Tourisme à l'époque), qui lance le développement touristique des côtes. Et les plages se remplissent de Suédoises en bikini! Ces gens sont souvent arrogants et se prennent pour des dieux. Et la troisième Espagne est celle des jeunes, auxquels je fais grande con-

fiance. Ils sont plus ouverts au monde extérieur et ils n'ont pas l'orgueil idiot de leurs prédécesseurs.

Votre travail est artisanal. Vous sentez-vous comme une espèce en voie d'extinction?

Absolument! Il n'y a presque plus de tapissiers. Tout le travail s'est industrialisé. Avec les machines, une personne peut fabriquer entre huit et dix canapés par jour. Le public, lorsqu'il voit les prix, préfère acheter neuf, mais c'est seulement après qu'il comprend qu'il n'a pas fait une bonne affaire.

Vous n'avez pas pensé à former des apprentis?

Oui, j'y ai pensé. Mais il n'y a pas vraiment de jeunes intéressés.

Mais vous, vous aimez votre travail...

Je le fais avec amour. Je n'ai pas pu faire ce que je souhaitais mais, en revanche, j'ai réussi à aimer ce que je fais. Et j'aurais pu travailler dans un bureau, mais ce n'est pas pour moi...

Pourtant c'est difficile de travailler comme indépendant...

"Ay, madre mía!" C'est grave. On nous pénalise. Par exemple, nous n'avons pas droit au chômage. Et s'il n'y a pas de travail, comment je fais pour vivre? Cette situation décourage les éventuels intéressés à un travail artisanal. Et elle les pousse vers des bureaux ou des emplois en tant que salarié. L'État nous mange. On a les mêmes contraintes, mais bien moins de droits que les grandes entreprises.

Vous dites respecter l'écosystème dans votre travail. Cela veut dire quoi en pratique?

J'utilise des matériaux biodégradables, comme le coton, ou le latex. Et si je fais des meubles, j'emploie du bois et de la jute pour les sièges. Bien sûr, le plastique est moins cher, mais la qualité n'est pas la même.

C'est une éthique professionnelle pour vous.

En fait oui. Mais de nos jours, l'éthique se trouve dans les poches...

Et vous-même?

J'y suis pour rien. Je suis un diplodocus!

Interview: Paca Rimbau Hernández

⁽¹⁾ 36, rue du Laboratoire. L-1911 Luxembourg (Bonnevoie). Tél. 49 24 13 <http://www.esperanza.lu>